

**GROUPEMENT DE TEXTES SUR CLAUDE SIMON : Lecture d'extraits des « Entretiens avec Claude Simon », in *L'en-je lacanien*, 1/ 2007 (n° 8), p. 165-196.**

**EXTRAIT 1** : Réflexions sur l'inspiration et le travail.

*Entretiens avec Claude Simon* — 169

*Monique Joguet* : *Claude Simon, cette phrase est extraite de votre Orion aveugle et je crois qu'elle répond à la limite à toutes les questions qu'on peut formuler à propos de votre conception du travail de l'écrivain. Cependant, pourriez-vous nous préciser quelle est votre notion de l'auteur d'une part, et où vous vous placez par rapport aux écrivains en général ?*

*Claude Simon* : *Le Robert donne comme définition du mot auteur : « Personne qui a fait un ou plusieurs ouvrages littéraires. » Alors, comme vous voyez, c'est assez vague. Cette notion d'auteur donne lieu à une certaine confusion, je dirais même une certaine perversion. La plus néfaste étant peut-être cette croyance que l'auteur est une sorte d'homme à part, hors du commun, doué de talent, de génie...*

*M. Joguet* : *Il exerce une certaine fascination sur le public.*

*C. Simon* : *Oui, il serait visité par cette chose mystérieuse qu'on appelle l'inspiration, en somme il ne serait que l'instrument de quelque chose, et cette inspiration lui dicterait – c'est le mot que l'on emploie couramment – ce qu'il écrit. Son travail alors se bornerait à transcrire pour le commun des mortels des messages que cette muse, comme on dit encore, lui dicte en guidant sa plume. Alors, si vous le permettez, je voudrais tout de suite, sinon rejeter ce mot terriblement galvaudé, et que par la force de l'habitude je serai peut-être amené à employer moi-même au cours de ces entretiens, du moins bien dire que chaque fois qu'il m'arrivera de céder comme ça à l'usage, en fait, ce sera au mot écrivain que je penserai. Et il faut que je précise tout de suite ce que j'entends par ce mot-là, écrivain : c'est celui qui travaille son langage. Là-dessus, je voudrais vous raconter une anecdote qui éclairera peut-être mon propos. Peu de temps avant sa mort, Merleau-Ponty avait consacré l'une de ses conférences au Collège de France à certains de mes romans, en particulier *Le vent*, *L'herbe* et *La route des Flandres*. Et je ne vous cache pas que ce qu'il avait vu dans ces romans, en particulier en ce qui concernait les dimensions temporelles et spatiales, me dépassait un peu, en tout cas j'étais un peu perdu dans le vocabulaire philosophique qui était le sien, parce que je n'ai même pas fait ma classe de philo. Après son cours, nous sommes allés boire un verre ensemble, dans un café. Il m'a dit : « Alors, qu'est-ce que vous en*

pensez ? » Je lui ai répondu : « Ma foi, je pense que ce Claude Simon dont vous venez de parler doit être un type extrêmement intelligent. » Alors il m'a dit : « Oui, mais ce n'est pas vous, c'est vous quand vous êtes assis à votre table et que vous travaillez, que vous travaillez votre langage. » C'est ce personnage que nous suscitons tous par le travail, et qui se manifeste seulement tandis que nous travaillons à notre table, et quand on ne travaille plus, c'est fini. Je crois que Merleau-Ponty avait prononcé le mot-clé : travail. Je n'ai raconté cette petite anecdote que pour illustrer ma définition de l'écrivain. Quant à savoir où je me place, comme vous me le demandez, je répondrai que ce n'est pas à moi de me placer, sinon dans les rangs de ceux qui travaillent dur, parce que je peux vous garantir que l'inspiration ou la muse, je n'ai jamais su ce que c'était.

**EXTRAIT 2 : Réflexions sur la naissance d'une œuvre.**

À ce titre, je crois qu'il est assez significatif de dire la façon dont s'est écrit mon dernier roman *Leçon de choses*. J'étais en train de travailler à un autre roman, celui sur lequel je suis de nouveau maintenant, lorsqu'un jour, au mois de septembre 1974, j'ai reçu une lettre de Jacques Dupin qui me demandait si je voulais, pour la galerie Maeght, écrire quelques lignes qui seraient ensuite illustrées par une litho de peintre - c'est ce que Maeght appelle des placages. Cela m'intéressait mais, comme je ne suis ni poète ni faiseur d'aphorismes, je me suis demandé sur quoi je pourrais écrire quelques lignes. Et comme je faisais à ce moment des réparations chez moi, qu'il y avait une pièce à moitié démolie, eh bien je me suis mis tout simplement à décrire - attention, pensez ici à tout ce que j'ai dit de ce mot - cette pièce, avec les plâtras écrasés par terre, les lambeaux de la vieille tapisserie décollés et pendants... Ça a donné un texte d'une page et demi environ. Seulement cette pièce, non pas décrite mais maintenant écrite, lançait, comme je l'ai expliqué pour le paquet de Gauloises, des tentacules ou, si vous préférez, elle ouvrait des perspectives dans plusieurs directions. J'en ai sélectionné trois principales : deux maçons dans la pièce, un groupe de soldats encerclés dans une maison et un groupe de promeneurs. En développant et en combinant ces trois groupes, un peu à la manière dont un musicien compose une fugue, j'ai écrit un roman qui, sans la description initiale, n'aurait jamais été produit.

**EXTRAIT 3 : Réflexion sur le « jeu » et les mathématiques.**

*M. Joguet : Si vous voulez bien, Claude Simon, nous allons revenir sur la question de votre écriture, et parler des mots, du jeu avec les mots, les jeux verbaux, comme vous les appelez : les accumulations, les répétitions, les rectifications, arrangements, permutations, combinaisons – de très jolis mots... Tout ceci ne vous permet-il pas en grande partie de délinéariser le récit, et votre travail sur les mots en est-il le seul but ? De plus, permutation et combinaison sont des termes qui appartiennent à la linguistique, bien sûr, mais aussi aux mathématiques. Je voudrais savoir s'il ne vous arrive pas d'appliquer les systèmes des mathématiques modernes pour l'élaboration de vos romans.*

*C. Simon : Tout d'abord, je ne récusé absolument pas votre propos, le mot « jeu », bien au contraire. Parce que je crois que jouer n'est pas une chose futile mais tout au contraire extrêmement sérieuse et extrêmement grave. Les mathématiques sont par définition le jeu des déductions. Je pense même que le jeu – je parle du jeu qui se pratique à l'intérieur de certaines règles et de certains codes, bien entendu – est, si je ne me trompe, une des choses qui, avec l'outil, distinguent l'homme de l'animal. Jouer avec les mots, avec la langue, pourvu qu'on en observe le code, la logique profonde – ce qui demande beaucoup d'attention et de réflexion –, est une activité des plus sérieuses et des plus graves. Mais j'insiste encore : pourvu qu'on en observe la logique profonde. De même que, dans le maniement des symboles mathématiques, il faut rigoureusement observer la logique mathématique si on ne veut pas aboutir à un résultat faux. Là aussi, cela demande beaucoup de rigueur et d'attention. Parce que – je vais encore me répéter, je m'en excuse –, pas plus que les*

mathématiques, la langue parlée n'est tombée du ciel sur les hommes. Le langage s'est constitué, développé, complété, enrichi lentement au cours des siècles d'histoire et de pensée, en fait c'est la pensée même. Je vous ai raconté comment était né mon dernier livre, *Leçon de choses*. Vous savez qu'il est composé de trois ensembles que j'appellerai pour résumer : maçons, soldats, promeneurs. Les maçons démolissent une pièce et font tomber des pans de cloisons et des plâtras, les promeneurs suivent le sommet d'une falaise dont le pied est jonché d'éboulis, les soldats tiennent un point d'appui encerclé qui va vraisemblablement être pris et tomber, un obus explose à côté, le jour décroît, l'une des promeneuses a un rendez-vous nocturne et adultérin avec un homme, etc. Eh bien, regardez comme c'est curieux : alors que j'étais arrivé aux trois quarts de la rédaction, le roman presque terminé, je me suis soudain rendu compte que tout ce que j'avais fait pendant cent cinquante pages, c'était développer les connotations du mot « chute ». Prenez *Le Littré*, ouvrez-le, tout y est : de la chute d'un pan de mur, d'un rocher, à la chute d'une bombe, la chute du jour, la chute d'une place forte, la chute d'Adam, la chute d'une femme, la chute du toit, la chute des reins, etc.

*M. Joguet* : C'est extraordinaire ! C'est inconscient...

*C. Simon* : Vous voyez les perspectives que cela ouvre ! Vous voyez que le thème d'un roman pourrait être un simple mot, un simple concept. Comme vous le disiez : arrangements, permutations, combinaisons - c'était autrefois une des premières questions que l'on abordait quand on faisait des mathématiques spéciales et je crois qu'on l'enseigne maintenant aux enfants en classe de sixième. Vous me demandez s'il m'arrive d'appliquer des systèmes des mathématiques modernes dans mes romans. Malheureusement, je n'en sais pas assez long en mathématiques, et je le regrette beaucoup. Très souvent, mon travail me rappelle une expression couramment employée dans la géométrie euclidienne. C'est « considérons » : considérons telle ou telle figure, triangle, cercle, carré, etc., et cherchons quelles en sont les propriétés. Il me semble que mon travail, c'est exactement ça. Prendre une figure, n'importe laquelle, par exemple la description de la pièce en ruine de *Leçon de choses* - c'était le résultat d'une commande, je ne savais pas quoi écrire, j'ai pris



la première chose qui me tombait -, et examiner, explorer toute ses propriétés, c'est-à-dire quelles autres figures, quelles autres images, quelles autres formes cette figure initiale a la propriété, dans et par la langue, de susciter, de faire surgir, de faire s'assembler. Je cite encore Proust, parce qu'il est inépuisable : « Je fixais avec attention devant mon esprit quelque image qui m'avait forcé à la regarder, un nuage, un triangle, un clocher, une fleur, un caillou, en sentant qu'il y avait peut-être sous ces signes quelque chose de tout autre que je devais tâcher de découvrir, une pensée qu'ils traduisaient à la façon de ces caractères hiéroglyphiques qu'on croirait représenter seulement des objets matériels. » Là aussi, comme dans la description du « vaste poisson », tout est dit, y compris la métaphore - « caractères hiéroglyphiques que l'on croirait représenter seulement des objets matériels ». Qu'est-ce que ça veut dire d'autre que la langue ? Et plus tard, Proust découvre enfin ce qu'il y avait à découvrir, dans les clochers de Martinville, et il le dit d'une belle phrase.

Alors, nous voilà bien avancés, vous me direz peut-être, et voilà qui est certainement d'un bien grand secours pour le petit enfant qui meurt de faim au Biafra ou ailleurs... Sans doute. Mais encore une fois, il doit y avoir tous les jours un peu partout des petits singes qui meurent de faim et tous les jours on égorge des petits veaux et des poulets. Seule la mort du petit enfant est grave. Pourquoi ? Permettez-moi pour terminer de lire un texte, encore une citation, ce sera la dernière. Je crois qu'elle vaut la peine d'être écoutée car, comme dans Proust, tous les mots ont été ici soigneusement pesés :

« Il y a quelque chose de drôle, à vrai dire, dans le fait de parler et d'écrire. Une juste conversation est un pur jeu de mots. L'erreur risible et toujours étonnante, c'est que les gens s'imaginent et croient parler en fonction des choses. Mais le propre du langage, à savoir qu'il n'est tout uniment occupé que de soi-même, tous l'ignorent. C'est pourquoi le langage est un si merveilleux et fécond mystère. Que quelqu'un parle tout simplement pour parler, c'est justement alors qu'il exprime les plus originales et les plus magnifiques vérités. Mais qu'il veuille parler de quelque chose de précis, voilà alors le langage et son jeu qui lui font dire les pires absurdités et les plus ridicules. Si seulement on pouvait faire comprendre aux gens qu'il en va du langage comme des formules mathématiques.

Elles constituent un monde en soi, pour elles seules, elles jouent entre elles exclusivement, n'expriment rien si ce n'est leur propre nature merveilleuse, ce qui justement fait qu'elles sont si expressives, que justement en elles se reflète le jeu étrange des rapports entre les choses. Membres de la nature, c'est par leur liberté qu'elles sont, et c'est seulement par leur libre mouvement que s'exprime l'âme du monde en en faisant tout ensemble une mesure délicate et le plan architectural des choses. De même en va-t-il également du langage. Seul celui qui a le sentiment profond de la langue, qui la sent dans son application, son délié, son rythme, son esprit musical, seul celui qui l'entend dans sa nature intérieure et saisit en soi son mouvement intime et subtil pour, d'après lui, commander à sa plume ou à sa langue et les laisser aller, oui celui-là seul est prophète. Tandis que celui qui en possède bien la science savante mais qui manque par contre et de l'oreille et du sentiment requis pour écrire des vérités comme celles-ci, la langue se moquera de lui et il sera la risée des hommes. »

L'auteur de ce texte, qui date de 1798, avait 26 ans, il s'appelait Friedrich, baron de Hardenberg, plus connu sous le nom de Novalis. En peu de mots, je crois qu'il résume tout ce que j'ai maladroitement essayé de dire, et qu'il n'était pas possible de trouver mieux pour clore cette série d'entretiens.

**Source** : <http://www.cairn.info/revue-l-en-je-lacanian-2007-1-page-165.htm>.